

(R)évolution : les personnages féminins dans *Chronique frontalière* d'Emna Belhaj Yahia entre contraintes et libertés

HERZI Sabrina* 

Institut Supérieur des Sciences Humaines de Jendouba, Tunisie
herzisabrina@yahoo.fr

Reçu: 30/04/2023,

Accepté: 21/10/2023,

Publié: 15/11/2023

(R)evolution: Female Characters in *Chronique frontalière* by Emna Belhaj Yahia Between Constraints and Liberties

ABSTRACT: *The fluctuations of the Tunisian society, generated and reinforced by the phenomenon of modernization which is thwarted by the winds of conservatism that blow over the country, require a rethinking of the status of the modern woman. Thus, the condition of the woman is to be placed between a sort of suffocation and constraints which are originally found in the socio-cultural reality and a form of emancipation and freedom. This study seeks to explore the image of the modern Tunisian woman, which is based on this ambivalence, in Chronique Frontalière by Emna Belhaj Yahia. The focus will be on describing the crisis experienced by each female character. Zeineb and Narjess suffer from a triple exile: an exile in the body, an exile in the language and an exile in space. Though these characters manage to overcome the constraints imposed by rites and old traditions, they are confronted by the moral prejudice and hypocrisy of a society of paradoxes.*

KEYWORDS: female body, the language, space, constraints, emancipation

RÉSUMÉ : *Les fluctuations de la société tunisienne qu'engendre et renforce le phénomène de la modernisation, contrarié par un vent du conservatisme qui souffle sur le pays, nous obligent à repenser le statut de la femme moderne. La condition de cette dernière est ainsi à situer entre une sorte d'étouffement et de contraintes trouvant leurs origines dans la réalité socio-culturelle et une forme d'émancipation et de liberté. Notre contribution se propose d'étudier l'image de la femme tunisienne moderne qui repose sur cette ambivalence, dans Chronique frontalière d'Emna Belhaj Yahia. Nous nous attacherons, en effet, à décrire la situation de crise que vit chaque personnage féminin. Zeineb et Narjess, les deux héroïnes du roman, souffrent d'un exil triple ; un exil dans le corps, un exil dans la langue et un exil dans l'espace. Ces dernières, bien qu'elles réussissent à surmonter les contraintes dictées par les rites et les vieilles traditions, se heurtent aux préjugés moraux et à l'hypocrisie d'une société de paradoxes.*

MOTS-CLÉS : le corps féminin, la langue, l'espace, les contraintes, l'émancipation

* Auteur correspondant : **HERZI Sabrina**, herzisabrina@yahoo.fr

Introduction

Plus que de suivre le fil de deux récits concernant deux vies parallèles, il s'agit dans *Chronique frontalière* d'Emna Belhaj Yahia de partager avec les personnages féminins des moments et des expériences de force, de liberté et de bonheur mais aussi de frustration, d'étouffement et de crise. Le roman en question révèle les deux faces d'un seul destin féminin et d'une condition qui se situe entre une sorte d'enfermement et de multiples contraintes et, une transgression des tabous qui reflète la maturité et l'émancipation de la femme tunisienne dans un pays en pleine mutation politique et sociale.

Nous nous attacherons, à travers notre présent article, à pénétrer dans des situations et des univers qui nous sont familiers, pour pouvoir étudier une image extraordinaire de femmes que nous avons, peut-être, déjà rencontrées ou imaginées et que nous suivons dans leur quête épineuse de liberté et dans ce qui fait l'élan et la limite de leur existence.

Le rapport au corps (le corps féminin) et au plaisir demeure, par excellence, le sujet d'un grand débat. La question de la langue comme constitutive de l'identité suscite aussi des réactions ambivalentes. Et, en poussant au bout le thème des contraintes et des libertés, notre romancière décrit l'expérience décevante des protagonistes qui ont voulu oublier les frontières du pays et les contraintes à la recherche d'une ville majestueuse et prometteuse de liberté et d'aventure qu'est Paris. Nous recourons à l'approche sémiologique afin d'épuiser le statut du personnage et de l'étudier comme un actant pris dans un réseau de relations. Nous optons aussi pour la démarche socio-poétique pour mettre l'accent sur le statut spécifique et la condition particulière de la femme tunisienne. Nous adoptons un plan exhaustif. La perception du corps féminin, en particulier, le corps voilé fait l'objet de la première partie dans laquelle nous abordons également la question de la virginité dans la société tunisienne. Puis, nous proposons d'étudier l'image de la ville de Paris qui se transforme d'un paradis recherché à une « ville fantôme » et un espace hostile pour les protagonistes. Et pour finir avec la situation de crise vécue par la femme tunisienne, il est question, dans la troisième partie, du statut des langues étrangères notamment le français et ses répercussions sur l'identité d'origine.

1- Un corps problématique

Dans le roman de Belhaj Yahia, le mot « *zonta* » (en arabe tunisien « nue ») annonce parfaitement le thème de l'exil de la femme dans son corps. Cette injure jetée à la figure de la mère de Zeineb, quand elle est arrivée dévoilée à la maison de son père, marque toute l'adolescence de la narratrice qui a mal vécu cette période frustrante. En effet, Zeineb a eu toujours honte de son corps au point de le négliger et de s'apercevoir qu'elle est sans corps en présence d'un système social exigeant et codifié : « [...] Zeineb vient de s'apercevoir [...] qu'elle est sans corps [...] elle n'a jamais eu de corps. Il a si vite été jugé comme superflu qu'il s'est éclipsé de lui-même, laissant la place à un objet fade, incolore, ignoré. Aucune signification ne le traverse, aucun désir ne l'habite, aucune fièvre il n'a jamais suscité » (Belhaj Yahia 1991, 9). Son père, tout comme son entourage, refuse d'accepter la maturité de sa fille. Zeineb, à l'âge de la puberté, apprend à avoir honte de son corps et de ses transformations physiques : « [...] sa poitrine avait eu la fâcheuse idée de pousser, son corps de grandir, alors que ce n'était pas prévu dans le système moral du père [...] » (Belhaj Yahia, 11).

Il faut donc comprendre que, dans notre société, la femme obéit le plus souvent à différentes formes de normativité quant à la sexualité, les désirs et le corps en général (Ben Smaiel 2012, 51-52). Nous rappelons dans cet ordre d'idées la notion de « *awra* » désignant en arabe les parties du corps qui ne doivent pas être saisies par le regard ou les sens de l'autre (l'homme en particulier) : « Le terme technique '*awra*', qui désigne les parties du corps devant être dissimulées devant l'étranger, devient par un glissement sémantique incontrôlé '*honte*' ('*ar*'), et la thèse extrême selon laquelle le corps tout entier de la femme serait à dissimuler à l'étranger devient par synecdoque la femme même, essentialisée et honteuse »

(Lagrange 2008, 19). C'est ainsi que le grand-père de la narratrice exprime sa colère et réagit violemment, car il estime que le dévoilement de sa fille est inadmissible voire scandaleux : « [...] il fit l'effort de les saluer puis dit à sa fille sur un ton grave qu'il était inadmissible qu'elle arrivât 'zonta' chez lui », raconte la narratrice (Belhaj Yahia, 6).

Etant considérée par essence comme une source de désordre moral, la femme doit dissimuler son corps afin d'éviter toute forme de séduction ou ce qu'on appelle « fitna », et surtout pour se protéger des regards et des harcèlements des hommes qui veulent s'approprier l'espace public, et se donnent le droit de déranger les femmes qu'ils croisent dans la rue avec leurs mots grossiers et remarques désobligeantes :

[...] elle [Zeineb] vit le regard de deux garçons adossés à un mur se fixer lourdement sur les jambes d'un petit groupe de jeunes filles [...] Puis elle découvrit soudain que cela se reproduisait en fait toujours de la même manière et qu'elle avait vu le même regard se poser sur le même endroit [...] Son corps devenait, par le détour d'un regard, la propriété des autres, l'objet qu'ils observent à partir d'un point fixe qu'ils placent ici ou là [...] Ce fut comme une immunité qu'on lève (Belhaj Yahia, 26-27).

Le voile qui a été abandonné par nos aïeules sert comme un moyen pour détourner les pulsions des hommes et protéger les femmes des regards méchants qui parcourent leur corps (Cherni 2014, 143). Aussi, les adeptes du voile recourent à cet habit pour pouvoir se déplacer librement et gagner le respect de leur entourage (Matri 2015, 137). Elle se voile de fait pour faire face à de nouvelles conditions et circonstances, en réaction à un danger ou à un comportement arrogant comme le harcèlement sexuel tels est le cas des camarades de Zeineb :

La nuit, lorsqu'elle s'enfuyait dans ses draps, elle retrouvait enfin le refuge que quelques-unes de ses camarades avaient probablement trouvé sous le sefsari blanc dans lequel on les avait vite obligées à se draper refuge pour un cœur palpitant courant le haut risque d'être pris pour un objet sur un étal (Belhaj Yahia, 28-29).

Zeineb se situe dans une position critique vis-à-vis de la montée de l'intégrisme, du retour phénoménal du voile et des femmes qui sont influencées par les discours des islamistes dont l'ultime objectif est de faire valoir à tout prix la croyance, d'en faire une chose de dehors, et non du dedans (Béji 2011, 95). Conséquence, le voile n'est plus une expression de sincérité et de densité intérieure, mais une tartufferie et un moyen pour attirer l'attention, voire un artifice de séduction. La jeune femme en veut aux « jeunes barbues, leurs femmes voilées [...] qui sont en train de souffler dans un grand sac de sable ou de poussière, pour boucher à leur vue les voies, une à une » (Belhaj Yahia, 88-89). Elle n'adhère pas à leurs dogmes religieux, et trouve dans cette tenue un anéantissement de la beauté féminine (Béji 2011, 127), un obstacle à l'émancipation de la femme : « [...] le foulard blesse Zeineb. Il l'enferme à nouveau dans la courbe qu'elle veut quitter. Il alourdit le bagage qu'elle porte malgré elle, comme pour rendre impossible toute fuite et tout voyage » (Belhaj Yahia, 45).

Toujours dans le contexte du corps-objet, le mot « sbiya » (qui signifie vierge) chargé de peur et de honte fait surgir toutes sortes de contraintes et de tabous étant donné que « la virginité des jeunes filles à marier [...] est un impératif majeur » (Lagrange 2008, 135). A partir de là, le mariage est lui-même une évidence et un destin qui font de la femme élue « un objet du contrat et non un sujet contractant » (Lagrange, 92). Autrement dit une sujette et un objet manipulé par la société et soumis à ses normes et non pas un être responsable de son avenir, étant donné qu'elle est réduite à son corps charnel et que ce corps ne lui appartient pas mais plutôt constitue l'honneur de sa famille puis celui de son mari. Cet engagement, étant une union arrangée et clanique, devient une sorte de prison et un drame inévitable pour une femme qui se marie pour ne pas rester une vieille fille et n'a pas le droit de choisir son conjoint :

Pesanteur d'une langue – destin. Langue maternelle où le mot même de « Sbiya », lorsqu'on le prononce, ne fait surgir ni l'imagination débridée de la jeunesse, ni les délires de la liberté, ni l'aventure des découvertes, mais la futur demande en mariage, les futures fiançailles, la future nuit de noces. Tout ce futur déjà présent, déjà passé. Inscrit depuis longtemps dans les habitudes et mettant son label sur chaque tranche de la vie (Belhaj Yahia, 104).

En définitive, Zeineb estime que l'exigence de la virginité et du voile comme preuves de la chasteté et de la pudeur ne sont, de fait, que des prétextes imposés par les hommes pour manipuler la femme, la contrôler et la dominer. Seule Narjess, surnommée d'ailleurs « la gaie luronne » a réussi à transgresser ces tabous et ces préjugés sociaux et moraux. Quand elle avait quinze ans, Narjess a osé tirer le pan arrière du burnous d'un passager, croyant qu'avec cette bêtise, elle se venge de cet homme représentant, pour elle, ceux « *qu'elle surprend toujours en train de déshabiller les femmes de [leur] pâteux regard* » (Belhaj Yahia, 70-71). Elle se moque de l'homme dont le burnous était à terre, de son corps « *chétif et décharné* » (Belhaj Yahia, 70). et de sa force illusoire qui fait peur aux femmes et les chasse de la rue. Narjess en veut aux femmes d'être lâches et de se précipiter pour rentrer chez elle avant la tombée de la nuit :

Elle en voulut à cet homme à qui elle venait de faire tomber malicieusement son burnous, de ne pas être à la hauteur de sa réputation [...] lui qui doit s'amuser souvent [...] à effrayer par sa vue seule, toutes les filles des sentiers solitaires. [...] Narjess l'orpheline luronne en voulut aux femmes de courir pour échapper à la nuit comme si, gouffre, elle devait les engloutir. Elle en voulut aux hommes d'avoir le sentiment de grimper sur une échelle imaginaire chaque fois qu'ils les voient fuir (Belhaj Yahia, 70-71).

Cette dernière décide de mettre fin à sa vie conjugale pour se remarier avec un Français malgré les critiques de son entourage. Cette attitude de rébellion n'est pas surprenante pour une femme qui s'est toujours distinguée de ses camarades en refusant les contraintes imposées au corps féminin : « *[...] Narjess échappait alors à la règle. Très petite, elle était déjà autre... Elle s'isolait pour pisser comme un garçon, debout. Un défi qu'elle lançait à l'anatomie féminine* » (Belhaj Yahia, 73).

2- Paris : d'un rêve de liberté à une « ville fantôme »

Adulte, et après de nombreux échecs dans ses études, dans son travail et dans sa première expérience de mariage, « la gaie luronne » cherche de nouvelles possibilités de bonheur dans un pays de liberté, de tolérance et de fraternité. En effet, après son divorce, Narjess décide de refaire sa vie avec un Français, et rêve d'une vie conjugale plus épanouie. Elle finit par trouver un homme compréhensif et tendre, et elle partage avec lui une belle histoire d'amour. Toutefois, elle est, de nouveau, heurtée aux préjugés d'un entourage qui n'accepte pas le mariage mixte sous prétexte de la religion interdisant ces mélanges :

C'est cinq ans après son divorce que se fit sa rencontre avec Jean-Marc [...] Ils eurent l'air de se reconnaître tout de suite et ce fut très vite, pour eux, la naissance d'un grand amour. Ils coururent d'un seul élan hors de l'attente et de l'ennui. Ils oublièrent les frontières, les pays, les clôtures. Mais l'entourage n'oublia rien. Il refusa d'admettre ce lien. Il est, pour lui, des mélanges interdits. La rue se met à jaser, à appeler sur eux la malédiction et la colère divines. Et l'anathème fut jeté sur celle qui osa ignorer la loi du terroir : toi, femme d'ici, tu ne suivras que celui qui partage la foi de tes ancêtres (Belhaj Yahia, 96).

Etant persuadée qu'ils ne peuvent jamais vivre heureux en Tunisie et que les gens ne les laisseront pas tranquilles, Narjess part ainsi à Paris, avec son mari, à la recherche d'un espace « vivifiant » et « prometteur » :

[...] elle se reprit à rêver de contrées où les femmes sont plus libres, où elles ne sont pas obligées de trembler, de tricher avec leurs sentiments et leurs convictions. [...] elle a applaudi à l'idée d'aller vivre [...] dans un pays suffisamment ouvert pour que la norme n'y soit pas couperet, ni la marginalité exil (Belhaj Yahia, 96-97).

Il faut dire que c'est à Paris qu'elle a pu tourner la page de l'échec, et c'est là qu'elle a pu oublier les lois du terroir et ses obligations morales. Son rêve de femme libertine s'est concrétisé loin d'une société codifiée imposant ses règles et limites et n'admettant pas son union avec un Français :

[...] Elle oblitérait les récits, déchirait les photos, brûlait les mauvais souvenirs : vierges magiquement ceinturées, quelques gouttes de sang sur le bras, une cicatrice et de la cendre ; fiancées douloureusement épilées, du sucre gluant, des mouches, de la sueur et des cris étouffés. [...] tout cela provisoirement aboli, effacé, disloqué dans une sorte d'image-programme qui avait Paris pour cadre (Belhaj Yahia, 98).

Mais, au bout de quelque temps, Narjess découvre une autre image d'un espace étouffant, « méfiant » et « sévère ». Son séjour à la ville des Lumières est vécu comme une expérience tragique car le racisme et l'hostilité des Français lui rappellent toujours son statut d'immigrée prolifique : « *Echecs et méprises étaient son pain quotidien, puisque chercher du travail, demander un renseignement, faire établir un papier se mettaient à ressembler étrangement, venant d'elle, une immigrée aux yeux sombres, à une démarche criminelle* » (Belhaj Yahia, 138). Narjess qui a été exilée dans son propre pays se trouve dans un nouvel exil, à Paris où elle a été humiliée et frustrée. Il lui arrive de penser qu'elle aurait dû rester en Tunisie, qu'elle est coupable et qu'elle doit avoir honte, surtout après être tombée enceinte car son enfant subira certainement le même sort :

[...] Elle prit encore plus peur. Plus son ventre émergeait, plus le regard de la rue, du métro, de la poste se faisait injurieux. Elle n'était plus elle-même, mais l'immigrée prolifique, la femelle au teint mat qui vient grever les caisses, enlever au Français son beurre et son bifteck, son travail et son logement. Normal de la rabrouer, normal de l'éconduire (Belhaj Yahia, 138).

Son ultime rêve de franchir les frontières devient un cauchemar. Les sentiments de regret et de chagrin l'envahissent toutes les fois qu'elle voit ses confrères maltraités et humiliés. En arrivant à Paris, Narjess se heurte à plusieurs contraintes et décrit la galère des Maghrébins :

[...] elle découvrit des Maghrébins d'un genre qu'elle n'avait pas remarqué. [...] Nés sous le signe du déclin, dans les contrées où l'on cherche l'avenir à la loupe et où on ne finit pas par le trouver, ces jeunes ont essaimé dans les mégapoles dont ils ignorent que même leurs miettes sont devenues un enjeu [...] (Belhaj Yahia, 157-158).

Zeineb, quant à elle, en plus de sa contestation des fixations anciennes et des coutumes paralysant et inhibant la femme tunisienne, exprime un souci commun aux écrivains maghrébins ; celui de la crise identitaire et l'exil dans une identité autre : « *La perte de soi dans la langue étrangère, thème commun chez Abdelkabar Khatibi, Malik Haddad, Souad Guellouz et maints autres écrivains nord-africains, représente le deuxième exil de la femme tunisienne* » (G.Lunt et Suny 2001, 77).

3- L'appropriation de la langue de l'autre : les risques et les enjeux

En réalité, « *l'utilisation de la langue française dans la littérature féminine, langue qui contribue incontestablement à un enrichissement de la personnalité, traduit toutefois le malaise de la situation de l'être bilingue qui est biculturel* » (Ghedira, 2003). En effet, en s'appropriant la langue française, Zeineb réussit à s'affranchir et à acquérir une grande liberté. Cet acte est perçu comme « une victoire », « une conquête » et « une découverte » :

C'est en tous cas dans une langue dite étrangère [...] qu'elle cherchera un jour à avancer. [...] Chaque expression idiomatique était sa perle rare, sa fleur, son ornement pour la journée. Si elle a mis tant d'ardeur, tant d'obstination à découvrir les détours de cette langue [...] c'est que par son biais elle croyait pouvoir accéder à la vraie vie, aux vérités cachées, aux droits refusés (Belhaj Yahia, 14).

Si elle choisit le français pour écrire, c'est pour se démarquer des femmes de son pays, dénoncer leur soumission et passivité et exprimer son audace et son goût pour l'ouverture : « *Elle croyait pouvoir, elliptiquement, se dégager de cette eau bourbeuse dans laquelle pataugeaient, opaques et anonymes, les femmes de son pays [...]* » (Belhaj Yahia, 14). Zeineb élève sa voix, préfère le français dans son écriture, en essayant de peindre d'elle-même un nouveau portrait de femme singulière qui se détache de la foule, rompt avec les normes et revendique une amélioration de la condition féminine : « *[...] elle sait que c'est dans l'écriture que son agitation devra se calmer, que c'est au fil des pages qu'elle devra transcrire une autre existence et que les choses pourront se remettre en place, d'elles-mêmes* » (Belhaj Yahia, 13-14).

Si la langue maternelle lui a toujours rappelé les contraintes, l'enfermement et le repli, la maîtrise du français est, en contrepartie, représentée comme une expression de la liberté ou encore comme une transgression (Abbassi Toumi, 2008). Cette aventure permet de compenser la perte de l'identité intime et d'investir l'altérité : « *Bouder sa langue maternelle, ce fut alors pour elle sortir magiquement du borbier dans lequel se débat son sexe [...]* Bouder sa langue maternelle, c'est aujourd'hui, pour Zeineb, se sentir incapable de se reconstruire à travers elle, malgré tous ses efforts » (Belhaj Yahia, 14-15).

Toutefois, animée par les concepts d'altérité et de bilinguisme culturel, Zeineb risque de perdre sa culture originelle et, de détruire son identité sans pouvoir se construire une nouvelle identité, réussir la symbiose paraît difficile voire impossible car il y a toujours un risque de soumission à une culture étrangère qui peut être dominante par rapport à une autre :

Son exil est [...] dans l'écriture même, son supplice, sa réhabilitation. Une écriture qui ne pourra être que ce bégaiement dont elle veut protéger ses filles. Les mots sont les ailes qu'on lui a coupées, pour l'empêcher de voler. Ailes écartelées entre l'arabe et le français [...] Et Zeineb, séparée d'elle-même, coupée de sa langue, ne pouvant rattraper aucune des deux moitiés de langues qui lui restent [...] (Belhaj Yahia, 160-161).

Pour remédier à ce déchirement, Zeineb se demande souvent si elle doit, elle aussi, comme ses proches, se plier à la tradition et à la conservation : « *Pour éviter cette chirurgie silencieuse, combien de fois ne s'était-elle pas sentie prête à choisir le bon chemin de la tradition ? Prête à rejoindre le camp des cousines qui s'éclipsaient une à une, avec des airs d'enfants pris en faute [...]* » (Belhaj Yahia, 105). Mais, malgré ce malaise et cet exil imposés à la fois par une langue maternelle et une langue étrangère et par cette situation de bilingue, le français lui offre un autre univers différent, loin des réunions de la famille et des discussions de ses amies qui se cherchent un mari pour ne pas « *vieillir à dix-sept ans, en se laissant prendre au piège de la blanche keswa [...]* » (Belhaj Yahia, 106). Zeineb trouve dans les livres son propre monde d'évasion, un moyen de délivrance des limites et des contraintes, une planche de salut :

Dans les réunions de familles et cercles d'amies où chaque femme qui se respecte est censée aider sa fille à dénicher le meilleur parti. Et c'est le décompte des maris possibles ou impossibles, le cycle des alliances et mésalliances, la bague qu'on vous file au doigt et le décor bien-pensant à l'ombre duquel vous aller siroter votre vie. [...] Mais il y avait aussi pour elle, à la même époque, un autre univers, caché dans les pages d'un livre, dans les paroles d'un professeur, dans les images d'un poème. Réservoirs de mots qui lui firent pressentir que le monde ne se réduisait pas au microcosme qui tentait de la retenir dans sa tiédeur (Belhaj Yahia, 106).

Aussi, Zeineb peine à observer ses enfants passionnés par la télévision qu'ils regardent pendant de longues heures sans en retenir aucun intérêt. S'ennuyant des émissions en langue arabe qu'ils trouvent inutiles, ses filles préfèrent la télévision italienne sans comprendre un mot de sa langue :

Elle a toujours observé avec beaucoup de peine ses propres enfants en train de regarder, pendant des heures, la télévision italienne, sans comprendre un mot d'italien. Si petites, elles ont déjà l'air d'admettre que ce qui les intéresse le plus soit dit dans une langue qui leur est inaccessible, et que les émissions en langue arabe, la seule langue qu'elles comprennent, soient totalement dépourvues d'intérêt (Belhaj Yahia, 159-160).

Conclusions

Dans l'œuvre romanesque d'Emna Belhaj Yahia, la perception du corps féminin, l'image de la Tunisie et celle de Paris ainsi que l'appropriation de la langue française sont des thématiques fréquemment abordées. L'écrivaine interroge ces thèmes récurrents pour décrire une situation ou une condition de la femme tunisienne moderne qui repose sur l'ambivalence entre l'enfermement et une sorte de crise d'une part, et l'émancipation et la révolution d'autre part.

Belhaj Yahia écrit ainsi une chronique exposant les contraintes auxquelles est confrontée la femme tunisienne marginalisée par une société qui la pousse vers la frontière. Cependant, cet exil triple ne l'a pas empêchée de défendre la femme, bousculer les codes et contredire les préjugés sociaux et moraux.

Dans *Chronique frontalière* de Belhaj Yahia, la focalisation sur les personnages féminins reflète l'engagement de l'écrivaine au profit de la question féminine, en Tunisie. Le thème central, qui est la condition féminine et l'évolution du statut de la femme tunisienne, situe l'œuvre dans une sorte d'investissement idéologique vis-à-vis duquel la romancière a choisi de s'impliquer pour dénoncer la régression de la femme tunisienne moderne qui semble trahir l'émancipation féminine en adoptant des attitudes conservatrices contraignant les libertés de la femme notamment le retour du voile. Dans le même ordre d'idées, l'espace occupe une importance majeure dans la conception de l'œuvre et l'itinéraire de l'héroïne de Tunis à Paris et l'image de la capitale française nous plonge dans le vif de la problématique de la crise identitaire. Pour finir, nous pouvons considérer le personnage de Zeineb comme le double de sa créatrice ; l'héroïne de *Chronique frontalière* retrace le parcours d'Emna Belhaj Yahia l'écrivaine bilingue et biculturelle vivant dans une position « frontalière » entre deux langues, deux cultures et deux espaces.

Références

- Abassi Toumi, Ali. (2008). « Une problématique identitaire de la littérature francophone en Tunisie : la femme et le féminin », in *Revue de la littérature comparée*, 2008/3 n°372, pages 319 à 341, disponible sur file:///C:/Users/ASUS/Downloads/RLC_327_0319.pdf, consulté le 29 janvier 2019.
- Allami, Noria. (1988). *Voilées, dévoilées. Etre femme dans le monde arabe*, Paris, L'Harmattan.
- Babes, Leïla. (2004). *Le voile démystifié*, Paris, Bayard.
- Béji, Hélé. (2011). *Islam Pride Derrière le voile*, Paris, Gallimard.
- Belhaj Yahia, Emna. (1991). *Chronique frontalière*, Tunis, Cérès Productions.
- Ben Smail, Nédra. (2012). *Vierges? La nouvelle sexualité des Tunisiennes*, Tunis, Cérès-productions.
- Bessis, Sophie et Belhassen, Souhayr. (1992). *Femmes du Maghreb : l'enjeu*, Paris, JC Lattès.
- Bessis, Sophie, (2007). *Les Arabes. Les femmes, la liberté*, Paris, Albin Michel.
- Bologne, Jean-Claude. (2010). *Pudeurs féminines : voilées, dévoilées, révélées*, Paris, Seuil.

- Cherni, Abdelwaheb. (2014). « Ce que porter le hijâb aujourd'hui veut dire : usages et transactions symboliques », in *Muqâbasât*, Tunis, Publication périodique de l'Institut Supérieur des Sciences Humaines de Tunis.
- Chouikha, Larbi. (2005). « La question du hijab en Tunisie, Une amorce de débat contradictoire », in F.Lorcerie (dir.), *La politisation du voile en France, en Europe et dans le monde arabe*, Paris, L'Harmattan, pp.161-179.
- G.Lunt, Lora et Suny, Potsdam. (2001). «La triste luronne: le triple exil de la femme dans le roman tunisien, Chronique frontalière, d'Emna Belhaj Yahia », in *La francophonie sans frontière, Une nouvelle cartographie de l'imaginaire au féminin*, Paris, L'Harmattan.
- Ghedira, Aïcha. (2003). « Le roman féminin tunisien d'expression française », disponible sur https://www.openstarts.units.it/bitstream/10077/7017/1/Ghedira_LF_2003_2.pdf, consulté le 24 novembre 2018.
- Lagrange, Frédéri. (2008). *Islam d'interdits Islam de jouissance*, Tunis, Cérès éditions.
- Matri, Khaoula. (2015). *Le port du voile au Maghreb l'exemple tunisien*, Casablanca, Edition OKAD.

Biographie de l'auteure

Sabrina Herzi est docteure en Langue, littérature et civilisation françaises. Auteure d'une thèse qui porte sur la littérature féminine tunisienne intitulée *Figures de la femme moderne dans l'œuvre d'Emna Belhaj Yahia et de Hélé Béji* et de plusieurs articles sur la littérature du Maghreb. Enseignante à l'Institut Supérieur des Sciences Humaines de Jendouba (Tunisie) et membre dans le laboratoire Langues Discours et Cultures.